

## Judith M.

### «En Suisse, je suis devenue une maniaque du ménage»



**Judith M., f., née en 1920, originaire de Budapest en Hongrie, en Suisse depuis 1956**

*D'où viens-tu?*

Je suis née en 1920 à Budapest. Tous mes ancêtres étaient juifs. Mon grand-père paternel est mort prématurément. Il était directeur de l'école primaire juive de Miskolc, une ville industrielle dans le nord de la Hongrie. Mes deux parents sont originaires de cette ville. Mon grand-père maternel était commerçant. La famille de ma grand-mère maternelle vient de Galicie et a probablement émigré au XVIII<sup>e</sup> siècle en Hongrie. Mes deux grands-pères avaient «hongarisé» leurs noms allemands au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ma mère a grandi à Miskolc et l'a quitté pour Budapest avec ses parents alors qu'elle était assez jeune. J'avais un frère de deux ans et demi mon aîné. Mes parents ont fait des études à Budapest et sont devenus médecins. Ma mère était psychiatre et neurologue et est devenue psychanalyste freudienne. C'était un des chefs de file de l'école de psychanalyse de Budapest. Elle a même été présidente de la Société de psychanalyse un temps. Mon père était pédiatre et, durant la Première Guerre mondiale, il avait été lieutenant et médecin de l'état-major. Déjà alors qu'il était au front, mon père avait quitté la communauté juive et mes parents se sont fait baptiser en 1929 dans l'Eglise unitarienne.

Dans notre famille et son entourage, les gens étaient des citoyens radicaux libéraux, des intellectuels, austères et pas toujours solides financièrement. C'était une famille laïque aux idées larges. Mes parents parlaient allemand, ma mère anglais et français. Mon père était connu pour savoir par cœur de nombreux poèmes hongrois. C'était un homme affable, plutôt sensible. Le roc de la famille en fait, c'était ma mère. Elle avait interrompu ses études universitaires durant la Première Guerre mondiale et pris la direction d'une petite institution pour enfants handicapés mentaux. Elle a dirigé cette institution d'abord seule

puis, lorsque mon père est rentré de la guerre, avec lui. J'ai grandi là-bas, dans un quartier périphérique de Budapest, jusqu'à l'âge de sept ans. Dans une belle maison ancienne, avec un très grand jardin.

A mon premier jour d'école, je me suis rendue en tramway à l'école avec ma mère. Dans le tramway, elle m'a chanté l'hymne hongrois, strophe après strophe, huit en tout. Ces juifs, épouvantables, calomniés et haïs, n'avaient donc rien de mieux à faire que d'apprendre l'hymne hongrois à leur fille! Je suis capable de le chanter par cœur aujourd'hui encore. Plus tard, dans ma jeunesse, j'ai toujours été patriote, mais jamais nationaliste.

Quand j'ai eu sept ans, nous avons déménagé sur la colline de Buda. Mes parents avaient loué là un grand terrain avec plusieurs maisons et jardins. Dans ce lieu merveilleux, j'ai passé la plus belle période de ma vie – en liberté. Mais simultanément, avec des enfants malades et déséquilibrés. L'été, nous recevions en plus les enfants en vacances; des enfants en bonne santé, normaux ou convalescents. Cette époque a brusquement pris fin quand, à dans les années trente, la grande crise économique a éclaté. Mes parents ont fait faillite.

*Quel a été le rôle de l'école dans ta vie?*

J'allais dans l'école «allemande impériale» de Budapest, qui avait été fondée en 1908 par les Allemands. Les cours étaient donnés en allemand. En 1926, c'était l'époque de la République de Weimar. C'était donc une école extraordinairement progressiste, très exigeante et difficile. Pour mes parents, il était particulièrement important que ce soit une école mixte. De plus, c'était une école de qualité. J'aimais aller à l'école – douze ans en tout! J'y ai passé mon baccalauréat. J'étais bonne élève, à la fin, je faisais partie des meilleurs.

Dans cette école, plusieurs nations se retrouvaient. Outre les Hongrois et les Allemands, il y avait les enfants du corps diplomatique: on voulait qu'ils soient éduqués, non en hongrois, mais dans une langue internationale, à savoir l'allemand. Un ancien élève m'a dit, il y a quelques années: «Cette école, c'était une Europe unie miniature.»

*Qu'est-ce qui s'est passé après l'école?*

C'est pendant ma période scolaire que j'ai fait la connaissance de mon mari. Il est venu dans notre institut un été, il était en convalescence, moi, j'avais sept ou huit ans, lui en avait six. En 1935, le soir de la Saint Sylvestre nous nous sommes revus et depuis cette année, nous sommes restés ensemble. Nous nous sommes mariés en 1941.

Je me suis inscrite à la Faculté d'agronomie de l'Ecole supérieure technique de Budapest et j'y ai étudié quatre ans. Je n'ai pas terminé mes études, je suis partie en 1942. Durant l'année

et demie qui avait précédé mon départ, l'antisémitisme s'était fait de plus en plus violent. Ils avaient découvert mes origines et ont tout fait pour me forcer à quitter l'université.

*Pensais-tu à émigrer?*

Lorsque le nazisme a surgi et que la persécution des juifs a également commencé en Hongrie, l'humeur était à l'émigration évidemment. Nombre de nos connaissances ont émigré, entre autres le frère de mon mari, qui vit depuis en Australie. Nous avons aussi débattu de cette question chez nous. Mais nous avons décidé: «Non, nous ne voulons pas émigrer.»

En 1941, la Hongrie est entrée en guerre. Alors nous avons eu des bombardements. J'avais fait un cours de premier secours et j'étais responsable de l'aide aux sinistrés ou de l'aide la Croix-Rouge. Le principal sujet de discussion, à cette époque-là, c'était sans aucun doute la politique, le nazisme et ce qui se passerait en Hongrie. En 1942, mon mari et son frère ont été enrôlés dans le service du travail obligatoire. D'abord ils ont bénéficié d'un certain «privilège» car, du fait de leur origine juive, ils pouvaient être embrigadés dans le service du travail, mais n'avaient pas le droit d'être soldats. En tant que baptisés, ils portaient un brassard blanc. Mais mon mari avait déjà été soldat, il avait fait son service militaire complet pendant un an et demi, en 1939/40. Et il a été de nouveau appelé lorsque la Hongrie, pays allié de Hitler, a envahi la Yougoslavie. Mais il s'est fait expulser parce que son comportement était jugé inconvenant. Ils faisaient de la propagande anti-nazie, ils ont été dénoncés et internés dans un camp de travail forcé en Transylvanie. De là ils se sont enfuis et ont finalement rejoint les partisans de Tito.

J'étais à Budapest. A la naissance de ma fille, nous avons loué un appartement. Lorsque les Allemands ont envahi la Hongrie, leur alliée, et l'ont occupée, l'horreur a commencé. A partir de ce moment-là, nous avons continuellement vécu dans la peur, toute la journée. L'une de nos meilleures amies avait brusquement disparu dans la rue. Nous ne savions pas grand-chose sur les camps d'extermination. Mais des rumeurs toujours plus nombreuses nous parvenaient. Et puis il y a eu les décrets, l'étoile jaune qu'il fallait porter, les restrictions toujours plus importantes auxquelles les juifs étaient soumis. Mes parents, médecins, avaient un grand cabinet, un appartement de cinq pièces. Ils n'avaient plus le droit d'avoir des domestiques. Il a fallu quitter l'appartement. Mais, assez curieusement, ils ont pu garder le cabinet. Puis les familles ont été entassées dans des soi-disant «maisons à l'étoile». Ma petite fille, mes parents et moi, nous avons déménagé dans l'appartement d'un psychanalyste. Là, nous habitons avec deux ou trois familles dans le même appartement, dans la maison qui portait une étoile jaune.

Un matin de l'automne 1944, les Croix fléchées, les nazis hongrois, sont venus chercher mon père. C'est la dernière fois où je l'ai vu. Il a été déporté.

Les Suédois, les Suisses, les Portugais et le Vatican ont sélectionné des maisons particulières où les familles juives en possession de ce qu'on appelait un passeport de protection pouvaient emménager. Une grande partie d'entre elles finirent dans le ghetto. Grâce à nos relations, nous avons obtenu un passeport de protection suédois et nous avons emménagé dans l'une de ces maisons suédoises pleines à craquer. Un peu plus tard, avec ma mère, nous sommes allées habiter chez mon oncle, qui possédait un appartement clandestin dans le voisinage. Nous n'avions pas plus tôt emménagé que les Croix-Fléchées ont inspecté la maison: ils nous ont tous emmenés. Cela a été l'expérience la plus effroyable de ma vie. Nous avons dû quitter l'appartement de nuit, avec les Croix-Fléchées. Je poussais la poussette. Et à l'époque, nous savions déjà que les gens étaient chassés jusqu'au Danube, où ils devaient se déshabiller et où on les fusillait. J'ai dit à ma mère: «Voilà notre mort.» Mais la mort n'est pas venue. Ils nous ont emmenés dans la maison du parti des Croix-Fléchées, nous ont interrogés, ont ouvert la petite valise de ma mère. Soudain le Croix-Fléchées a regardé ma mère dans les yeux, ma mère l'a regardé à son tour. Ils se sont reconnus. C'était un ancien patient de la clinique psychiatrique. Il a refermé la valise et a dit à l'autre Croix-Fléchées: «Ramène ces trois-là chez elles!» Et nous sommes retournées dans la maison suédoise. Nous y avons vécu deux ou trois semaines, jusqu'à la fin de la guerre.

Plus tard, ma mère, ma petite fille et moi, nous sommes retournées dans mon ancien appartement. Nous avons passé quelques jours là-bas, dans la cave. Mon mari et mon frère s'étaient de nouveau enfuis et ils sont revenus avec l'armée des partisans.

Et puis, nous avons commencé une nouvelle vie. La ville était totalement dévastée – incroyable! Nous avons recommencé à bâtir notre vie. Nous sommes devenus membres du parti communiste. Je travaillais dans ce qu'on appelait une organisation de masse – l'association démocratique des femmes hongroises. De là, je suis passée à l'organisation du parti de quartier, j'ai d'abord été responsable de l'instruction puis j'ai pris la tête de la division de propagande, et à la fin, j'étais secrétaire du parti de quartier. A 27 ans, une jeune fille sans expérience! Je n'ai pas été élue, mais nommée d'en haut. J'avais beaucoup de pouvoir et j'étais fanatique. Entre-temps, nous avons eu un second enfant. J'étais véritablement persuadée de me battre pour la bonne cause. Au bout de quelques mois, on m'a ordonné de quitter le quartier et de rejoindre la centrale du parti pour devenir responsable du travail des femmes pour toute la ville de Budapest. On m'a promis que je pourrais entrer dans la Haute Ecole du parti. C'était mon vœu le plus cher: apprendre le marxisme. J'ai passé dix mois à la Haute Ecole du parti et puis j'ai été engagée comme professeur. Le «dégel», cette tentative de réaliser le socialisme à visage humain, fit son apparition en 1953, et nous étions tous pour. Lorsque j'ai mis mon plus jeune fils au monde, en 1953, j'ai entendu à la radio le discours d'investiture du président du Conseil Imre Nagy. Nous étions tous pour Nagy.

Et puis, lentement les prisons se sont ouvertes. Tous ces gens sont sortis qui avaient été condamnés par des pseudo-procès et ils ont tout raconté. Peu à peu, tout s'est su, tout ce qui s'était passé dans les coulisses. Chacun d'entre nous a connu son heure de révélation. C'était une époque de réorientation, mais aussi de conflit moral intense.

Comme j'avais soutenu Nagy, j'ai été renvoyée de la Haute Ecole du parti en 1954. Politiquement, j'étais devenue suspecte. J'ai alors obtenu un poste de lectrice dans la maison d'édition du parti. Là, je devais non seulement éditer des livres, mais aussi rédiger les brochures destinées aux séminaires du parti. Ça ne marchait plus car je sentais que ce que je devais écrire n'était que mensonge. Un jour, on m'a licenciée. J'avais obtenu du Ministère de l'agriculture la permission spéciale de terminer mes études et j'avais réussi quelques-uns de mes examens. Alors, grâce à des amis, j'ai obtenu un poste à la bibliothèque principale de la ville où j'ai pu travailler comme bibliographe pendant presque un an. Mais notre situation financière se détériorait. Mon salaire de professeur à l'école du parti avait été deux fois plus important. La bibliothèque était un «dépotoir» pour opposants.

Et puis la révolution a éclaté. Le 6 octobre 1956 se sont déroulées les grandes obsèques des victimes des premiers simulacres de procès en Hongrie, suivies par des centaines de milliers de personnes. La foule était déjà en ébullition. Finalement, il y a eu la manifestation du 23 octobre. Impossible de décrire cette euphorie! Les gens affluaient de toute part, il y en avait aux fenêtres, qui faisaient des signes. Ensuite, ce meeting gigantesque sur la place du Parlement. Ma mère participait elle aussi à une réunion et elle a bien entendu les détonations. Lorsque la révolution a éclaté, nous passions nos journées devant la radio. C'étaient des journées de tension insoutenable.

Le tragique dimanche du 4 novembre, les Russes ont écrasé la révolution. Mon mari et mon frère sont passés dans la clandestinité, de temps à autre, ils revenaient chez nous. Les deux hommes s'étaient pleinement engagés. Mon frère faisait partie des chefs de l'opposition et mon mari jouait un rôle important dans l'organisation. Il a changé d'identité, s'est fait faire des faux papiers et il a transformé son aspect extérieur. Il a été chargé de surveiller le téléphone et de transmettre les messages, de cacher les documents. Mon frère et ses amis ont publié un journal clandestin. Les manuscrits se trouvaient sur la table chez nous.

A la mi-novembre, notre appartement a été assiégé par les soldats russes et un membre des services secrets pendant un jour et une nuit. Au téléphone, nous répondions seulement par oui ou non. La conséquence, c'est qu'en ville, nos familles ignoraient ce qui se passait chez nous. Au fur et à mesure, ils se sont rendu compte que quelque chose clochait. Quand quelqu'un venait chez nous, par exemple la blanchisseuse, il ne pouvait plus repartir. Car il aurait pu prévenir mon mari. Le lendemain, les hommes sont partis. Deux ou trois heures plus tard, une

poignée de policiers en uniforme bleu ont surgi et nous ont libérés: la police bleue et l'armée étaient encore du côté de la révolution.

Après cet incident, mon mari et mon frère ont décidé: «Les familles doivent partir.» Nous avons obéi. Nous avons vécu les journées pendant lesquelles nous nous sommes préparés au départ comme dans une transe. Dans cet état d'esprit, nous n'avons dit adieu qu'à ma mère et à mes beaux-parents, les autres n'étaient au courant de rien. Nous n'avons qu'un sac à dos pour moi et les enfants. Mon mari avait été, pendant cinq ou six ans, directeur d'une grande propriété, une ferme-école. Il s'est procuré un camion et un laissez-passer pour aller chercher des aliments pour animaux dans un village proche de la frontière. Nous sommes partis dans ce camion, quatre familles, en direction du nord-ouest de la Hongrie. Le matin, nous avons essayé de prendre un bus pour nous rendre à la frontière. Les Russes ont arrêté le bus et quand ils ont vu que 90 pour cent des voyageurs étaient des fugitifs, ils nous ont tous expédiés dans la ville voisine.

Enfin, notre deuxième tentative de fuite a réussi. Nous étions désormais de l'autre côté de la barrière. J'ai vu un paysan autrichien, il était justement occupé à charger des feuilles de maïs. Nous lui avons demandé s'il pouvait nous emmener, nous avons grimpé sur sa remorque et j'ai commencé à chanter: «Or adieu ma chère patrie, patrie chérie adieu». Près de la frontière, des tentes provisoires avaient été installées. On a donné du chocolat chaud aux enfants. Le Touring Club de Vienne avait demandé aux automobilistes de se rendre à la frontière et de recueillir les gens. Mon mari nous avait recommandé d'aller dans un camp si possible. Mais nous ne connaissions personne à Vienne. Caritas nous a répartis entre plusieurs familles et paroisses qui, à Vienne, s'étaient proposées d'accueillir les réfugiés.

Nous nous sommes dit: nous ne pouvons rester en Autriche, qu'est-ce que l'Autriche va bien pouvoir faire de 200 000 réfugiés? Il fallait aller plus loin. Ma belle-sœur et moi, nous nous sommes inscrites pour la Suisse. D'une part, parce que mon frère avait participé, en tant que correspondant, à une conférence sur le Vietnam à Genève, en 1954 et qu'il avait été emballé par les beautés de la Suisse. D'autre part, un parent éloigné avait ouvert un cabinet dentaire dans la région de Saint-Gall, il y avait quelques décennies. De plus, à Vienne, nous avons appris que la Suisse traitait les réfugiés avec humanité, surtout les familles nombreuses et les personnes âgées et malades. Ça nous a fait une forte impression.

Et puis, il y a eu le transport de la Croix-Rouge à Buchs. Nous avons été douchés, on nous a déparasités, lavé les cheveux, donné du linge frais. C'était vraiment humiliant. De Buchs, on nous a transportés à Walenstadt, dans une caserne. Le Service complémentaire féminin avait été mobilisé, il y avait un grand dépôt de vêtements, la nourriture était convenable. Certes les enfants hongrois n'aimaient pas le «bircher müesli», mais les mères l'ont mangé. Pour la première fois, j'ai vu une machine à laver. J'ai tout de suite commencé à répondre à des

annonces d'emploi. Et j'ai commencé à donner des cours d'allemand aux enfants de la caserne.

Entre-temps, mon frère avait été arrêté et mon mari avait fui à Vienne. Mon frère a été exécuté en 1958.

*Comment as-tu trouvé du travail?*

Lorsque la quarantaine a été terminée à Walenstadt, tous les gens ont été disséminés un peu partout. Nous nous sommes retrouvés à Trogen. C'était comme dans un conte de fées: l'hiver, la neige. Les professeurs de l'école cantonale et leurs femmes nous ont reçus. Nous sommes allés en luge jusqu'à un chalet. Le feu flambait dans la cheminée, la table était mise, les lits faits. Nous avons habité à Trogen de la fin décembre au début février. Puis une lettre est arrivée de l'entreprise Maschinen- und Bahnbedarf AG, de Dübendorf. Je me suis rendue à Dübendorf et je me suis présentée. Bien que je n'aie jamais travaillé comme employée de bureau, ils m'ont engagée et ont mis un appartement de trois pièces à notre disposition, ils nous ont acheté des meubles et cousu des rideaux. Mon mari a eu la permission de venir de Vienne en Suisse pour quelques jours: il n'a pu rester parce que le contingent de 10 000 réfugiés avait été atteint. Il nous a aidés à déménager, ensuite il a dû rentrer à Vienne. Il ne nous a rejoints qu'au printemps, dans le cadre d'un regroupement familial organisé en Suisse. A l'époque, la Suisse a accueilli près de 2000 réfugiés supplémentaires, et nous nous sommes installés ici, en Suisse.

C'est comme ça que j'ai commencé à la MBA de Dübendorf. J'avais un poste subalterne. Je ne comprenais pas encore bien le dialecte. Lorsque le chef du personnel me dictait «Bagger», je ne savais pas si je devais l'écrire avec deux k comme lui le prononçait. Au début, ils me regardaient comme si je venais d'un pays exotique. Mais je me suis vite fait mon trou dans l'entreprise. Cette dernière a payé la moitié du loyer pendant encore une demi-année. Mon contrat stipulait que si je travaillais au moins deux ans dans l'entreprise, je deviendrais propriétaire de tout le mobilier. C'est ce qui s'est passé. Je suis restée dans cette entreprise jusqu'à ma retraite – c'est-à-dire 25 ans –, plus tard comme assistante du chef des ventes et fondée de pouvoir.

*Comment s'est passée la scolarisation des enfants?*

Etonnamment bien. Ils ont appris la langue très vite. J'avais commencé à leur enseigner l'allemand à Trogen déjà. Quand nous sommes arrivés à Dübendorf et que j'ai commencé à travailler, je n'ai plus eu beaucoup de temps pour les aider. Ce n'était pas nécessaire de les aider beaucoup parce qu'ils apprenaient vite, qu'ils étaient bons élèves et n'avaient pas besoin de faire beaucoup d'efforts.

*Ils avaient le mal du pays?*

Pas beaucoup. Dans les tout premiers temps, nous parlions peu du pays. Mon mari continuait à s'informer sur la Hongrie. Moi, je n'avais pas le temps de lire beaucoup de journaux, j'étais absorbée par mon travail, le ménage et les enfants.

*Est-ce que tu as remarqué de grandes différences de mentalité entre la Hongrie et la Suisse?*

Au travail surtout. D'abord j'avais le sentiment que les gens étaient beaucoup moins ouverts, qu'ils étaient têtus et rigides. Quand je leur parlais de la Hongrie, de chez moi, j'avais l'impression de me heurter à un mur. En fait, ils ne comprenaient absolument rien.

*Un exemple d'obstination?*

La situation des femmes surtout me surprenait désagréablement. J'ai grandi dans un milieu urbain, intellectuel, je suis allée dans une école libérale, nous avions une tout autre idée de l'égalité entre hommes et femmes et les femmes avaient un autre sentiment de leur propre valeur. On me traitait autrement que mes collègues, à cause de mon âge, j'avais 36 ans, et aussi à cause de mon attitude générale. Mais la façon dont on traitait mes collègues était parfois invraisemblable. Une de mes collègues, par exemple, était amoureuse d'un responsable administratif et ce dernier en profitait. Il l'empoignait, l'asseyait sur un classeur, la chatouillait, lui enlevait sa chaussure et pinçait sa jupe. Tout cela pendant les heures de bureau.

*Tu avais plus de contacts avec les Suisses ou avec les Hongrois?*

Nous n'avons presque pas d'amis suisses. C'est dû au fait que nous étions plutôt âgés lorsque nous sommes arrivés. Les amitiés se nouent surtout durant la jeunesse. Et puis, nous sommes tombés dans un autre milieu social. La plupart des émigrants sont déclassés. Les premières années, nous étions vraiment très pauvres. Nous avons remboursé toutes nos dettes. De plus, nous étions un peu différents. Mon mari est un homme très intelligent, très intransigeant. Il se détache un peu du lot. Ensuite nous n'avons pas eu de chance avec les gens que nous avons invités, par exemple les parents des amis de classe de nos enfants, c'est arrivé deux à trois fois, mais eux ne nous ont jamais invités en retour. Et nous n'avons pas réussi à nous faire des connaissances dans des cercles qui auraient correspondu à notre mentalité et à notre milieu social d'origine; pour une raison ou un autre, nous n'y sommes pas parvenus.

*Vous aviez surtout des connaissances hongroises?*

Nous avons quelques connaissances hongroises, des amis et des couples, pas beaucoup, mais c'était de bons amis. Nous avons aussi participé à la vie associative des Hongrois, mais ça ne nous a pas plu. Certes, nous avons fondé la Société de littérature et d'art, mais nous ne nous y



sentions pas à l'aise. Les gens étaient en partie plutôt de droite et même d'extrême droite. Il n'y avait pas d'associations hongroises progressistes.

*Et à Dübendorf?*

A Dübendorf même, nous n'avions pas de connaissances hongroises. Nous ne nous sommes liés d'amitié qu'avec un seul couple – des Allemands naturalisés. Au bout de 42 ans passés à Dübendorf, nous connaissions énormément de monde, mais plutôt superficiellement, parce que, pendant 25 ans, nous avons chanté dans le chœur de l'Eglise réformée et que nous avons fait partie de la société de gymnastique. Mais nous avons toujours reçu beaucoup de visites du monde entier: de Budapest, du Canada, d'Australie, de la Californie, de Paris, d'Allemagne.

Comme nous étions dépendants les uns des autres et que les journées se déroulaient autrement qu'à Budapest, notre vie de famille est devenue plus intense. Nous avons de nombreuses discussions à la table de famille. Nous faisons notre possible pour passer beaucoup de temps avec nos enfants. Et les enfants eux-mêmes amenaient leurs amis chez nous. Ils étaient tous bienvenus chez nous, pour le repas du soir ou pour passer la nuit. Et les enfants introduisaient leur langue et leur culture dans notre famille. Je ne sais pas si je serais devenue fan des Beatles s'il n'y avait pas eu les enfants. D'une certaine façon, mon ancienne vie bourgeoise a recommencé à s'épanouir: acheter de bons livres, aller écouter de bons concerts.

Les enfants nous ont fait connaître les mouvements de jeunes des années quatre-vingt. Mes fils se sont beaucoup engagés là-dedans. Et nous étions de leur côté, bien sûr. Pour le centre culturel de la Kanzlei nous avons également défilé. Nous en avons beaucoup discuté à la maison.

*Dans quelle mesure t'es-tu habituée à la mentalité suisse?*

J'ai adopté la tradition locale des femmes et je suis devenue une maniaque du ménage. Ça a passablement compliqué la vie de ma famille. Et pourtant, il arrivait qu'on m'invective et qu'on me demande des comptes parce que la machine à laver n'était pas assez propre et que j'aurais dû mieux la nettoyer. Ça m'a rendue folle de rage. Autre chose: avec nos trois enfants, nos amis et notre piano, nous faisons du bruit. Il est arrivé qu'on nous dénonce à la police alors que nous faisons une petite fête. Pour avoir la paix, nous avons déménagé de l'autre côté de la rue. Nos enfants se sont fait insulter. Et les gens nous parlaient en petit nègre comme aux Italiens, ils pensaient que je ne savais pas parler le dialecte. Je l'ai appris au fur et à mesure, mais cela a pris de nombreuses années.

*Tu as fait l'expérience de la xénophobie suisse?*

C'est surtout mon mari qui a fait l'expérience d'une extrême xénophobie: pas à son travail, mais surtout avec l'administration. C'est parce qu'il s'occupait de tout ce qui avait affaire aux bureaux et à l'administration. Mes collègues de travail m'ont appréciée et respectée.

*Est-ce que tu avais des préjugés vis-à-vis des Suisses?*

Ce qui est intéressant, c'est que les gens en Allemagne me comprenaient souvent mieux. Eux ils savaient ce que signifiaient la guerre, la détresse, le manque et les bombardements. Là je sentais que surgissait l'étincelle. J'ai fini par changer d'opinion au fur et à mesure que la situation s'est améliorée dans les dernières années; les Suisses me témoignent plus de compréhension. Peut-être parce que, depuis ma retraite, je vais au Café Littéraire, un club de femmes qui s'adonnent à la littérature.

*Au bout de toutes ces années, tu te sens chez toi ici ou toujours étrangère?*

Je ne me sens pas étrangère. Mais ce serait exagéré de dire que je me sens chez moi. Je me sens chez moi dans mon appartement: my home is my castle.

*Est-ce que la politique à l'égard des étrangers a changé depuis que tu es en Suisse?*

L'accueil en 1956 a été fantastique. Les Tchèques ont été, eux aussi, bien accueillis en 1968. Mais aujourd'hui, les choses ont changé. Comme des cultures totalement différentes arrivent en grande quantité, la peur et – malheureusement aussi – la haine des étrangers se sont renforcées. Et la politique à l'égard des étrangers a été en partie lamentable. Un pays riche devrait ou pourrait donner davantage, mais ce n'est pas possible à cause des égoïsmes. Parce que la pauvreté qui existe ici – apparemment 10 pour cent – est relativement limitée. D'un point de vue théorique, arithmétique, il serait possible d'aider ces gens davantage.

*Comment améliorer la coexistence des personnes d'origines diverses en Suisse?*

Travail à la base. Il faut commencer auprès des personnes tout en bas, rapprocher les gens en douceur, mais avec persévérance. Leur expliquer ce qui est fascinant ou nouveau dans les autres cultures. Mais à la base, en petits groupes. Ou bien mettre deux ou trois familles en contact. Et essayer de leur montrer ce qui peut enrichir leurs pensées. C'est un travail de Sisyphe.

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

Nigg, Heinz (1999) *Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes*. Zurich: [www.migrant.ch](http://www.migrant.ch)  
Traduction: Marielle Larré



Except where otherwise noted, this site is  
licensed under a Creative Commons Attribution 2.5 License:  
<http://creativecommons.org/licenses/by/2.5/>